

Dimanche des Rameaux
Evangile: Lc 19/41-44

Les larmes de Jésus

L'entrée messianique de Jésus à Jérusalem appelée communément " le jour des Rameaux" est au centre des Évangiles. Vous vous rappellerez cette scène: Jésus descend du Mont des Oliviers. Il a devant Lui toute la ville de Jérusalem et en particulier le Temple dont la splendeur éclate au soleil. Et Il pleure sur cette ville dont Il prévoit la ruine et l'entière destruction.

Ces larmes de Jésus nous touchent d'autant plus que nous sommes ici au jour des Rameaux, ce jour où nous assistons à une sorte de triomphe du Seigneur. Et nous voyons que Jésus n'en est pas dupe, à quelques jours de sa Crucifixion, car Il porte en Lui toute l'humanité, toute l'Histoire, tout l'univers, à la lumière de cette Révélation formidable qui va faire de la mort de Dieu une affirmation de sa toute-puissance.

Saint Luc avait déjà rapporté cette immense douleur du Christ devant l'ingratitude de Jérusalem : "Toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants à la manière dont une poule rassemble sa couvée sous ses ailes... et vous n'avez pas voulu!" (Lc13/34). Maintenant, Jésus pleure sur Jérusalem dans l'Évangile de ce jour (Lc 19/41) et ses larmes sont une profonde révélation sur la question de savoir : "Qui est Dieu ?" Jésus a pleuré sur Jérusalem!

Mais comment Dieu peut-Il pleurer et qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce que l'on ne nous rabat pas les oreilles de la toute-puissance de Dieu? Est-ce que Dieu ne pouvait pas transformer cette ville, est-ce qu'Il ne pouvait pas l'obliger à Le reconnaître? Est-ce que sa toute-puissance n'était pas capable de faire un miracle, de ressusciter "les vivants et les morts" ?... j'entends: les précipices de l'ombre de la mort spirituelle dans laquelle tous étaient plongés.

Eh bien, non justement, ce que Jésus vient révéler au monde, c'est l'échec de Dieu, c'est-à-dire que Dieu se révèle en Jésus-Christ comme l'Amour qui n'est qu'amour. Et que peut l'amour ? Aimer, un point c'est tout! Et quand l'amour ne rencontre pas l'amour, quand il se heurte de plus en plus à un refus obstiné, il reste impuissant et ne peut plus offrir rien d'autre que ses propres blessures : Dieu précisément meurt ainsi de tous nos refus d'amour et c'est ce que signifie, dans l'Histoire, la mort de Jésus-Christ.

L'Évangile est la manifestation constante des oppositions à l'Amour que Jésus vient nous offrir et de leur surgissement dans une progression toujours plus tragique vers la défaite et vers l'échec. C'est par là que Jésus vient nous délivrer d'un dieu qui serait uniquement pour nous une limite et un scandale, d'un dieu qui voudrait nous plier à ses lois d'une manière arbitraire. Jésus nous a révélé dans Sa Personne, dans Son Agonie, dans Sa Mort, dans Son immense Amour, Il nous a révélé un Dieu intérieur à nous-mêmes et qui ne peut que nous aimer, en nous attendant infiniment, en nous attendant éternellement, en nous attendant au plus intime de nous-mêmes.

Si Dieu n'est pas un autre dieu, alors tous nos rapports avec Lui sont changés, puisque Sa toute-puissance n'est plus que la toute-puissance de l'Amour, qui par là même est limitée par les refus d'amour que nous venons Lui opposer. Alors le salut se comprend mille fois mieux. Il serait scandaleux que Dieu soit quelqu'un qui jouisse de son bonheur, qui soit dans une gloire non troublée, en qui tout se passe merveilleusement et que le monde soit dans la situation où Il se trouve.

Il est évident que notre situation d'aujourd'hui correspond à la vision de saint Paul voyant dans le monde où nous sommes un monde en sursis, un monde incomplet, un monde qui aspire à être, un monde qui est dans les douleurs de l'enfantement. Et, dans ces douleurs, il y a d'abord et au premier plan, la douleur de Dieu (Rm 8/22).

Si Dieu n'était pas engagé dans notre destinée, engagé dans notre Histoire jusqu'à la mort de la Croix, Il serait un Dieu incompréhensible et scandaleux. Jésus nous a délivrés, par bonheur, de ce scandale. Jésus a ouvert les yeux de notre cœur. Jésus inscrit dans le plus profond de notre âme ce visage d'un Dieu silencieux, d'un Dieu incapable de nous contraindre, d'un Dieu qui se remet entre nos mains, d'un Dieu qui nous fait un

crédit insensé, un Dieu, finalement, qui ne peut entrer dans notre Histoire que par le consentement de notre amour.

Bien sûr, cela nous reste à découvrir et à vivre. Nous sommes tellement loin, tellement loin de la réalité, tellement loin de nous-mêmes et tellement loin de Dieu, que les larmes de Jésus nous paraissent comme une espèce d'anecdote. Nous n'y voyons pas qu'elles sont réellement des larmes de Dieu, nous n'y voyons pas qu'elles constituent la plus haute Révélation d'un Amour viscéral, d'un Amour qui nous est confié, d'un Amour totalement remis entre nos mains.

Il faut attendre saint François pour nous en convaincre autrement que par des mots lointains et inefficaces; car saint François, justement, a tellement compris les larmes du Christ, il a tellement compris la douleur de Dieu, qu'il a pleuré vingt ans sur la Passion du Christ jusqu'à en perdre la vue. Voilà un témoignage irréfutable et magnifique, voilà un chrétien qui est allé jusqu'au fond de la Révélation du Christ, voilà quelqu'un pour qui les larmes de Jésus étaient la plus haute Révélation de Dieu.

Il reste à nous ouvrir à ces appels du Seigneur, à prendre conscience que, sans L'aimer, Il est en danger continuel de notre fait: il suffit que nous nous fermions aux autres, il suffit que nous soyons complices de notre égoïsme, il suffit que nous soyons volontairement distraits de Sa Présence pour qu'Il soit comme inexistant.

Complètement inutile de parler de Dieu, si nous ne vivons pas de Dieu! Et si nous en vivons, encore plus inutile d'en parler! Car justement, toute ma vie suffirait si elle était authentique: elle suffirait à fournir de Dieu un témoignage irrécusable.

Mais comment révéler Dieu sinon comme un enfant dans le sillage de Jésus ? Comment révéler Dieu sinon en respirant en nous et dans les autres cette douleur divine qui se traduit dans les pleurs de Jésus ? Un chrétien, ce serait celui qui sentirait à chaque instant que Dieu est en péril et qui, à chaque instant, se porterait au secours de Dieu, en lui et dans les autres et qui s'efforcerait, justement, en dépassant ses propres limites, de faire de sa vie un espace pour recueillir l'Éternel Amour. Un enfant peut comprendre cela, un enfant peut comprendre les larmes de Jésus, ces larmes d'amour, ces larmes d'infinie tendresse qui sollicitent notre amour.

Vous vous rappelez ce petit garçon dans le récit du Père George (« Le Maquis de Dieu", Editions du Rocher, Monaco, 1954 - p. 175). Cela se passe sous Staline, alors que les lois inscrites dans la Constitution interdisaient l'instruction religieuse sinon

dans la famille. Dissimulé sous l'uniforme d'un médecin militaire, le Père George interroge ce petit garçon qu'il rencontre dans la sacristie d'une église:

"Connaissant les peines sévères qu'on encourt lorsqu'on parle de religion aux enfants russes, je lui dis:

- Que fais-tu ici ?
- J'attends le Père, répond-il calmement.
- Qui t'a parlé de la religion ? lui demandai-je.
- Mon camarade.
- Et lui, qui lui en a parlé ?
- Un autre camarade."

Le prêtre nous avait maintenant rejoints. Quand nous nous fûmes salués et que le petit garçon vit que j'étais bien reçu, il demanda:

"Le lui dirai-je, Père ?"

Le prêtre inclina la tête.

"Eh bien, dit l'enfant, voilà comment nous faisons."

Il leva sa main gauche, les doigts écartés.

"J'ai cinq amis. Je connais mon catéchisme par mon camarade qui l'a appris de sa grand'mère. Il faut que je l'enseigne à mes cinq amis. Quand ils le sauront, je leur ferai passer un examen. S'ils le passent, ils deviendront instructeurs à leur tour et en formeront chacun cinq autres. C'est de cette façon que la religion se répand."

"Mais n'avez-vous pas peur de la police ? demandai-je."

"Le petit garçon haussa les épaules et murmura l'habituel "Nitchevo."

- Si la police le savait, elle vous arrêterait ?

- Oh, oui, Nitchevo.

- Elle pourrait même vous tuer.

- Nitchevo, dit-il, puis il ajouta, très grave: ils peuvent me tuer, mais ils ne pourront tuer le Christ qui est en moi".

En tout homme, il y a un Christ, un Christ qui veut vivre en nous, il y a un Dieu caché au fond de nos cœurs, qui est la Lumière du monde. Encore faut-il que nous Le laissions vivre et ces larmes de Jésus doivent nous indiquer aujourd'hui devant Jérusalem ensevelie dans ses ténèbres et qui refuse de L'accueillir, que, dans cet univers de larmes et de sang, Dieu est la première victime, Dieu nous prend pour passion, Dieu est au cœur de tous

les malheurs, par un amour toujours offert et incapable de jamais s'imposer.

Et c'est pourquoi nous pouvons, si vous le voulez, nous pouvons résumer, nous pouvons envisager tout l'Évangile dans la perspective, dans la vision de ces larmes du Seigneur, pleurant sur Jérusalem. Et, si nous avons un coeur sensible, il y aura quelque chose de changé en nous. Si Dieu est ce Dieu-là, s'Il est l'Amour qui n'est qu'Amour, s'Il ne peut vivre que sans s'imposer ni nous contraindre, alors Il est remis entre nos mains, alors Il nous est confié et c'est à nous de nous porter à Sa rencontre pour inscrire dans l'Histoire cette Présence après laquelle toute la terre gémit. C'est bien ce qu'écrit le poète anglais Coventry Patmore lorsqu'il dit d'une façon si profonde: "Qui est l'homme ? Qui est l'homme ?" Et alors il donne cette réponse qui traduit admirablement le mystère des larmes de Jésus-Christ: "Qui est l'homme ? C'est celui qui tient Dieu dans sa main!"